

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 28

Artikel: Le prestige de l'uniforme et... le chômage
Autor: C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



VACANCES

NOS hôteliers en Suisse ont assisté impuissants à l'exode qui s'est produit ce printemps de Suisse en Italie et ils se demandent avec angoisse, si cet été le patriotisme de nos excellents Suisses va conduire ceux-ci en colonnes serrées sur les rivages venteux de l'Océan ou sur les plages brûlées de la Méditerranée.

Un certain soir de ce dernier mois de mai, alors que les nuages pleuraient avec abondance sur les montagnes, toutes en deuil tant elles étaient sombres, M. Montlahaut, complètement seul dans le vestibule de son hôtel, ruminait sur l'inconstance du temps et des hommes. Sa femme, Mme Pinsonnette Montlahaut vint le rejoindre pour lui faire part d'une réflexion qui venait d'illuminer son cerveau.

— Tu connais les femmes, lui demanda-t-elle ? Il n'y a pas de meilleur fil télégraphique qu'elles dans le monde entier. Très impressionnables, elles vibrent comme l'onde aérienne et, quand elles sont munies d'une langue nerveuse et de doigts agiles, elles savent se faire l'écho rapide de toutes les grandes et petites nouvelles. Te souviens-tu de Mme Primrose à Cossonay. Toute la localité connaissait un mois à l'avance le programme des voyages qu'elle entreprenait ou qu'elle ne faisait que projeter. Lorsqu'il lui arrivait de s'embarquer réellement, on l'entendait à son retour raconter pendant des semaines avec pathos et passablement d'exagération toutes les péripéties du voyage. Tu n'as pas oublié non plus mon amie Berthe Ducommun qui, tant qu'elle fut célibataire, ainsi que durant les premières années de son mariage, me bombardait de cartes illustrées, afin que je sache, moi qui étais sédentaire, chaque fois qu'elle se déplaçait ?

— Oui, répondit M. Montlahaut, ces exemples ne sont point isolés et les femmes n'aiment pas moins voyager que les hommes qui, eux, ont toujours la ressource des affaires ou des ensevelissements d'amis ou de connaissances pour avoir un prétexte d'aller se promener à gauche ou à droite. Mais, je ne saurais pas très bien le sens de ta réflexion sur l'humeur vagabonde des femmes, à moins que tu ne veuilles parodier notre situation peu enviable d'hôteliers sans hôtes.

— Hélas ! mon pauvre mari, je suis bien loin de vouloir rire de notre solitude. Au contraire, c'est pour y remédier que je voudrais te suggérer la meilleure réclame qui soit à notre portée.

— A quoi en veux-tu venir, ma chère Pinsonnette ?

— Mais, à t'inciter à te servir des femmes, afin de faire claironner l'existence de notre hôtel partout dans le pays.

— C'est facile à dire, mais difficile à faire, ronchonna M. Montlahaut.

— Oh ! vous les hommes, vous manquez quasi totalement d'imagination. Fais donc paraître

dans un ou deux périodiques féminins une annonce pour informer les lectrices que toute dame qui montera chez nous et prendra trois repas consécutifs ne paiera pas le dîner. En restant ici trois ou six jours entiers, elle bénéficiera de la franchise pour un jour complet sur trois, et ceci sans augmentation du prix modique de la pension. Au delà de six jours, il n'y aura plus de journée franche, puisque le prix de pension est sensiblement réduit pour les séjours prolongés.

— Et les hommes n'auront-ils aucune part à ces privilèges ?

— Non, non, c'est parfaitement inutile. D'abord, ils mangent davantage que les femmes, puis, par curiosité, ils accompagneront leur meilleure moitié à cet hôtel aux mœurs originales et, ravis de voir la note réduite ensuite de notre généreuse initiative, ils feront honneur à ta cave à titre de compensation. Les dames, avant de venir et après leur retour au bercail, aviseront de leur voyage toutes leurs connaissances et même les personnes qu'elles ne connaissent point. Ainsi, au bout de peu de temps, notre hôtel sera le plus achalandé du pays. Ces deux années prochaines, nous pourrons nous passer de réclame, mais dans trois ans, il faudra répéter le stratagème, car je compte que ce que l'on nomme la « mémoire de l'estomac », laquelle peut durer, par exemple jusqu'à douze mois dans le monde des oiseaux, doit pouvoir persister pendant trois ans chez les hommes et les femmes.

Entièrement convaincu de la logique du raisonnement de sa femme Pinsonnette, M. Montlahaut a mis en pratique le conseil reçu et, avec raison, il est sûr du succès de sa tentative.

Aimé Schabzigre.



ONNA FREMANCE (PARI)

DEIN noutrè velâdzo, lâi a prâo matâire de dzein que l'ant la brêlère (manie) de frêmâ. Po dâi rein, vo dîant : « Guiéro vâo-to frêmâ ? » Teindant la man ein an quemet po vo saluâ. L'autro la preind ein deseint : « A on franc ! » « A cinq franc ! » âo bin mé âo moîn.

Noutron conseilâ, lâi, l'êtâi on coo dinse. Bon quemet lè navette âo bûro et âo mâ (miel), avenint quemet on boun'ami que tsertse à galâ (casser) la balla-mère po avâi la nortse de frêmâ et réussessâi quasu adî à gagnî. Mîmameint po ître nonmâ conseilâ, ein avâi qu'êtant pas por lâi. L'avâi adan de à quauque z'on de stausse — lè précaut — : « Vâo-to frêmâ à cinq franc que l'è pas mè que vu veni ! » Et dinse à ion, dinse à l'autro. Tant que stausse, po gagnî lè cinq franc et fère pèdre Novalet, l'avant fè de la briga et... Novalet l'êtâ vegniâ conseilâ.

On coup, tot parâi, rappôo âi frémance, lâi ein è arrevâ de iena.

Lo conseilâ sè trovâve âo veindâdzo dâo cabaret avoué quauque monsu. Te dèvessant deîn

dâi petit verro ouïe que dèvessâi ître bin bon, à vère lè mene que fasant ti cliâo prècaut. Lo conseilâ l'a fenameint molhî sè botse et l'a fé : « Heuh ! N'è pas de la moqua de matou. »

Lâi avâi âo cabaret ion de cliâo commi-voyageu que vant ein dzornâ onna matenâ ice et la vèprâ âo cabaret. S'appelâve Breinnon. Tè guegnîve cliâa liquieu dzauna quemet dâi pronme bien mâore. Lè potte lâi allâvant tote solette rein que de la vère. Se baillâ que l'êtâi. Crie lo carbatîé :

— Qu'è-te que clii l'affère que baîvant ? que fâ.

— L'è de la tota veretâbllia chartreuse, que repond. Et bouna ! et vilhîe ! Cote on franc cinquante lo petit verro !

Breinnon l'a fé : « Pfouh ! » ein sè peinsint : — Mè que n'è que veingt ceintimo ! n'è pas mè que porî bâire dâo brèvon à on franc cinquante lo petit verro !

Lo conseilâ, tandu clii teimps, fasâi de la physiqua avoué cliâo monsu. Frêmâve de fère à teni drâte sur la trâbllia onna pîce de veingt ceintimo et dâi z'affère dinse. Rîsant quemet dâi fou et redemandant à bâire.

Breinnon, li onn'idée lâi ètâi vegnâite. Ie va vè cliâo monsu et dit dinse :

— Cein n'è rein de fère à teni drâte onna pîce de veingt ceintimo. Mè, pu fère bin mè que clii physiqua de boutte.

— Mè de braga que de fé, Breinnon, que fâ lo conseilâ. Que pâo-to tant fère ?

— Mè ! vo frèmo — pas tant, su pas on retsâ — mâ vo frèmo veingt ceintimo que vu vo bâire tot voutron verro sein que vo vo z'ein apècade.

— T'î fou, Breinnon, mâ du que te frèmo, frèmo assebin. A veingt ceintimo. Témoin sâi de vo.

Breinnon ne fâ ne ion, ne doû. Fife lo verro âo conseilâ d'onn' eingosellâie. Lo repousa su la trâbllia. Et lo conseilâ fâ dinse :

— T'a perdu, Breinnon. Mè su bo et bin apegu que m'a bu mon verro.

— L'è veré ? fâ Breinnon. Eh bin ! 'na frémance l'è 'na frémance. Vaitcè lè veingt ceintimo !

Et Breinnon, tot dzoîâo d'avâi pu bâre po veingt on verro que cotâve on franc cinquante, l'è saillâ.

L'è pî adan que lo conseilâ l'a coumeincî à rire... dzauno.

Marc à Louis.

LE PRESTIGE DE L'UNIFORME ET... LE CHOMAGE

L existe donc dans un gros village de chez nous une excellente société de musique qui s'appelle « La Jurassienne » ; cela pour comprendre la fin de mon histoire.

Or, la sous-commission de gestion du Grand Conseil qui s'occupe plus particulièrement du Département de l'Instruction publique passe par là ; nos délégués visitent les écoles. L'un d'eux, vers la fin de la leçon, demande à un petit écolier :

— Et toi, petit, que feras-tu quand tu seras grand ?

— Moi, je veux être « Jurassien » et puis encore pompier.

C.